

seulement par les lames dont il était revêtu, n'ayant plus aucune forme, à peine visible sur la terre qui l'entourait.

Et Mathilde elle-même ne le remarqua pas, bien que son attention fût singulièrement surexcitée...

Puis Albine revint à la maison... déposa la bêche là où elle l'avait prise... sortit, sans refermer la porte... regagna la route et reprit la direction du château de Lesguilly.

Mathilde marchait tout près d'elle, si près même qu'elle eût pu la toucher; elle avait enfin compris que c'était dans un accès de somnambulisme qu'Albine venait de faire toutes ces choses; elle n'avait plus peur d'être surprise et aperçue.

De ces deux femmes, Albine n'était certainement pas la plus pâle...

La pauvre femme rentra au château, traversa le jardin, du même pas régulier et automatique, monta dans sa chambre et là s'en alla, auprès de la fenêtre, reprendre sur sa chaise, la place qu'elle avait quittée tout à l'heure.

Mathilde la regarda longuement, — elle avait refait, elle aussi, le même trajet, — les domestiques de Paris sachant leur maître absent et la nourrice au château, s'en étaient allés au village et n'étaient point encore rentrés, de telle sorte que la grille était toujours ouverte et le château désert.

Elle avisa, sur un guéridon, une bougie, l'alluma et pendant une minute, ses yeux ne quittèrent pas le visage d'Albine.

— Où donc l'ai-je vu ? répétait-elle toujours.

Et tout à coup, frappée d'une idée subite :

— La nourrice de Paul Mirande ! Ah !

Elle recula épouvantée de cette découverte, et sortit, ne voulant pas rester là plus longtemps, ayant la tête en feu... ne sachant même plus ce qu'il fallait penser...

Et ce fut seulement une heure après, lorsqu'elle se retrouva chez elle, qu'elle put songer froidement à ce qu'elle venait de découvrir.

Que signifiait la scène à laquelle elle avait assisté ?... Ce coup de couteau, qu'Albine avait feint de donner dans la chambre où était mort Gaspard ? Cette promenade nocturne dans la campagne ?... Cette visite à la maison abandonnée ? Ce trou creusé dans le jardin ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

Un soupçon lui venait avec une atroce joie :

— Est-ce donc elle qui a tué Gaspard ?... Elle est donc de ce pays ?... Comment se fait-il que Paul ne m'en ait rien dit ? Mais si tout cela est vrai !... si c'est elle qui a tué Gaspard... elle était mère... qu'est devenu son enfant ? Est-il mort, comme le mien ?... Eh Paul ?... Ah !... Dieu !

Elle commençait à comprendre, elle entrevoyait la vérité !... la vérité horrible !...

— Paul, cet enfant dont elle a été la nourrice, — présent-elle, — cet enfant abandonné qu'elle aime d'une affection telle qu'une mère ne l'aimerait pas davantage, — cet enfant qui n'a pas de nom, qui n'a jamais connu ni son père, ni sa mère... cette enfant serait son fils !... Et il l'ignore ! elle le lui laisse ignorer !... Ah ! le malheureux !... Est-ce moi qui vais le lui apprendre ?

Un moment elle hésita, mais sa haine fut la plus forte, l'emporta sur tout autre sentiment.

— J'ai vécu vingt-cinq ans avec l'idée de la vengeance, je la laisserais échapper ? Ah ! non, mille fois non.

Mais d'abord, il fallait s'assurer qu'elle ne se trompait pas dans ses soupçons.

C'était chose facile.

III

Le lendemain, elle entraîna son père sur la route de Recey, sans lui expliquer ce qu'elle voulait et sous un prétexte quelconque.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison où elle s'était trouvée, cette nuit-là, avec Albine, elle s'arrêta, s'appuya sur le bras de Révéron, et :

— Vous reconnaissez cette maison, n'est-ce pas ?

Elle sentit que son père tressaillait brusquement.

— Vous la reconnaissez. C'est la maison de votre fille dont jamais vous n'avez voulu me dire le nom, la maison d'Albine Mirande...

Révéron, troublé, essaya pourtant de recouvrer son sang-froid et répliqua :

— J'ignore ce que tu veux dire. Albine Mirande, la nourrice de Paul, n'est pas de ce pays.

— C'est ce que je saurai bientôt. Mais venez, nous allons découvrir autre chose.

Et elle attira son père, de force, avec colère, parce qu'il résistait machinalement.

Elle lui fit traverser le jardin; elle le fit entrer dans la maison et d'une voix brève parlant par petites phrases entrecoupées, — car elle était singulièrement émue en cet instant-là :

— Albine Mirande est venue ici, cette nuit... Vous pouvez voir la trace de ses pas dans les hautes herbes... regardez !...

Puis elle l'obligea de sortir.

— Elle a pris une bêche et elle a creusé là un trou, à grands coups, au bas de la haie...

Elle se baissa vivement, tendit la main...

Elle venait d'apercevoir le portefeuille...

— Qu'est-ce que cela ? murmura-t-elle.

Et Révéron la regardait, pâle et profondément ému, un pli au front.....

De la petite main gantée, la marquise essuyait la terre qui recouvrait le portefeuille.

Et les initiales fouillées, rongées, apparurent encore visibles, pourtant :

G. L.

— Gaspard de Lesguilly ! dit-elle avec un grand cri. Voilà son chiffre !... et l'on distingue encore la cotoirade du marquis... là... au-dessus... j'en suis sûr... voilà le portefeuille qui appartenait à Gaspard... ce portefeuille qui contenait les cent mille francs apportés par M. Desbois, le notaire de Chatillon. Eh bien, n'avez-vous encore mon père.

— Je ne sais rien, balbutiait Révéron, je ne sais pas vraiment de quoi tu veux parler.

Elle eut un rire cruel.....

— La suite au prochain numéro...